

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 115 (1989)
Heft: 19

Artikel: Energie et (dés)information
Autor: Weibel, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-76986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Energie et (dés)information

A l'occasion de son dixième anniversaire, la Fédération romande pour l'énergie (FRE) vient de publier sous le titre *La panne* un opuscule consacré à la controverse énergétique en Suisse [1]¹. Il s'y reflète l'agacement de spécialistes de l'énergie excédés par l'inconséquence de l'approche des problèmes énergétiques et par l'impasse faite par la presse sur la véritable situation dans ce domaine. *La panne* doit être lue, non seulement pour la vivacité des propos qui s'y expriment, mais pour cerner les faits dans le domaine de l'énergie. Un pamphlet, certes, mais provoqué par la carence de l'information sur un sujet vital.

Douces illusions

L'amélioration du confort matériel et la part croissante faite aux activités de loisirs ont pour conséquence inéluctable une augmentation de la consommation d'énergie. Vérité première, dira-t-on, mais qu'on relègue volontiers à l'arrière-plan. Si des milieux de

PAR JEAN-PIERRE WEIBEL,
RÉDACTEUR EN CHEF

plus en plus larges se préoccupent de la façon de répondre à cette demande croissante, seuls les fournisseurs en ont jusqu'ici tiré les conséquences pratiques: pétrole, gaz, charbon sont livrés sans restrictions véritables – après une crise ayant surtout servi à l'ajustement des prix – et les producteurs d'électricité ont planifié et construit les centrales, répondant aux prévisions quant à la demande.

Les autorités politiques suisses ont bien fait élaborer une « Conception globale de l'énergie » (qui avait entre autres mérites celui de proposer différents scénarios, donc d'offrir un traitement souple des problèmes), mais aucune conséquence pratique n'en a été tirée à ce jour. La Suisse est aussi dépourvue de politique énergétique qu'il y a dix ans!

Dans l'intervalle, la majorité de nos concitoyens continue d'entretenir de douces illusions, notamment celle que les problèmes d'approvisionnement énergétique peuvent être résolus sans aucun changement pour le consommateur, que ce soit par des économies ou par le recours aux énergies douces. Que la lutte contre le gaspillage doive être un impératif et que les énergies renouvelables constituent des sources d'approvisionnement non négligeables ne souffre aucune contestation; mais laisser penser que cela suffise à assurer la pérennité de notre mode de vie est une tromperie. L'augmentation annuelle de quelque 4% de la consommation d'électricité est un baromètre de la préparation mentale à un changement du comportement énergétique de nos concitoyens, après plus de dix ans de campagnes écologiques.

Nucléaire: cible médiatique

Au cours de la décennie écoulée, la FRE s'est exprimée régulièrement sur ce sujet, par ses *Lettres de l'énergie*, sans être entendue au-delà d'une audience a priori intéressée par le sujet – ce qui ne suffit hélas! pas pour infléchir le cours des choses. *La panne* constitue une synthèse de ces communications.

Si la crise des années septante a mis en évidence à quel point la Suisse était dépendante des importations, et en particulier du pétrole, pour son approvisionnement énergétique, elle n'a pas entraîné de changement significatif de la répartition des agents énergétiques. L'émergence de l'activisme écologiste, qui répond en soi à une nécessité de plus en plus aiguë, n'a pas suscité la réflexion globale propre à donner une orientation adéquate au débat énergétique, car les efforts ont été concentrés sur la lutte contre l'énergie nucléaire, ce qui a largement occulté les problèmes liés à l'accroissement de consommation des énergies fossiles.

Il ne s'agit certes pas d'exclure le nucléaire du débat sur l'énergie, mais de le situer à sa place dans la hiérarchie des problèmes.

Cette polarisation a des effets pervers sur le plan psychologique: ne pas être un adversaire inconditionnel du nucléaire entraîne immédiatement la classification de pronucléaire et empêche pratiquement tout dialogue [2]. L'impasse est totale, du fait que ceux qui ont quelque chose à dire en connaissance de cause sur ce sujet, parce qu'ils en sont des spécialistes par formation et par expérience, se voient refuser toute crédibilité, alors que « l'indépendance » des adversaires du nucléaire se fonde essentiellement sur l'absence de pratique industrielle dans ce domaine! Cette vision est certes caricaturale, mais elle a l'inconvénient majeur d'être reprise par l'essentiel de la grande presse.

A discuter dans les milieux les plus divers, on s'aperçoit que le nucléaire suscite chez de nombreux interlocuteurs des réactions foncièrement irrationnelles, qui empêchent même de parler de façon objective des handicaps qui sont les siens et des problèmes bien réels dont il exige la solution.

Il est évident qu'un accident comme celui de Tchernobyl a nourri ces craintes en leur fournissant des arguments plausibles, quoique mal applicables chez nous. Mais il faut constater que le caractère irrationnel ne date pas de là et que le débat nucléaire a occulté auparavant pendant une dizaine d'années déjà les informations sur la charge formidable que font peser sur notre environnement les combustibles fossiles ou l'exploitation aveugle des forêts tropicales et subtropicales.

Les atteintes à notre milieu vital directement perceptibles n'impressionnent pas grand monde, si l'on en juge par les statistiques d'immatriculations de véhicules automobiles chez nous ou par les projets du Conseil fédéral de transfert *du rail vers la route*.

Information et désinformation

Nous vivons à l'ère des communications, mais pas de l'information. On peut penser que le phénomène qui aura influencé le plus profondément le XX^e siècle est la transmission instantanée des nouvelles sur l'ensemble de la planète. Leur flot n'a-t-il pas privé du loisir de la réflexion ceux qui sont chargés de les diffuser? La course effrénée à la primeur de l'information n'a-t-elle pas pour effet de privilégier le caractère sensationnel?

Un exemple de la débilite à laquelle conduit cette hantise de l'instantanéité nous est fourni par la radio, conviant ses auditeurs à lui communiquer ce qu'ils auront vu et jugé intéressant. Les rôles sont inversés: c'est le destinataire qui informe l'émetteur de nouvelles. La conséquence en est évidemment une absence totale de hiérarchie dans ce qu'on nous apprend et la perte de la conscience, chez l'auditeur, de ce qui est important. La première fraise des bois de l'année, l'incendie d'un hangar à bateaux ou l'escapade d'un veau sont présentés accompagnés du même tam-tam insistant que le décès d'une personnalité.

Ce déluge de l'information est soumis au critère du sensationnel, et la peur est une sensation qui a de tout temps fait recette. Le succès de certain hebdomadaire romand « bon pour la tête » est en partie dû à la crainte qu'il sait susciter et entretenir: crainte de voir notre planète tuée par la pollution, crainte de voir nos institutions ravagées par la corruption, crainte que notre pays soit exclu des bienfaits de la Communauté européenne, crainte que nos traditions soient des handicaps dans le monde de demain, etc. Tout ce qui touche au nucléaire est marqué au sceau d'une crainte d'autant plus persistante qu'elle n'est pas liée à des réalités quotidiennes concrètes. Même Tchernobyl reste pour nous quelque chose d'abstrait. On en aurait

¹ Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'article.

pour preuve ce qui reste aujourd'hui dans la mémoire des gens, notamment quant au nombre de décès causés par cette catastrophe: les 2000 morts annoncés au lendemain de l'accident, entre autres par la télévision française, auront la vie plus dure que la trentaine de victimes réelles alors recensées.

Dans un livre qu'ils ont consacré à ce qu'ils appellent la «guerre des rumeurs» autour de Tchernobyl [3], Yves Lecerf et Edouard Parker se livrent à une comparaison entre les chiffres de victimes d'accidents de diverses natures (route, aviation, mines, chimie, etc.) ainsi que de catastrophes naturelles et l'écho qu'en donne la presse. Le constat est flagrant: une mort d'origine nucléaire est infiniment plus importante, médiatiquement parlant, que tout autre décès accidentel; il semble que ce jugement de valeur par la presse est une constante parfaitement inébranlable, contre laquelle il serait vain de lutter.

L'un des auteurs dénonce dans un autre ouvrage [4] la façon dont l'information peut être maniée – pour ne pas dire manipulée – avant d'arriver chez son destinataire, jusqu'à devenir de la désinformation. Même si l'on ne suit pas l'auteur jusqu'au bout de son propos, force est de constater que des courants de pensée minoritaires peuvent être présentés avec une force qui suggère une prépondérance qu'elles n'ont objectivement pas.

De même, le nucléaire n'est pas le problème énergétique le plus important de notre temps, contrairement à ce qu'on aurait pu penser à la lecture de la presse depuis de longues années. La totale confusion entretenue entre risque et impact réel a focalisé l'attention sur le premier et fait oublier le second. On peut s'estimer heureux de voir émerger, au niveau des gouvernements, la conviction que la dégradation déjà bien avancée de l'environne-

ment sous l'effet de facteurs tels que les combustibles fossiles, le CFC ou la désertification de vastes régions du globe, demande une attention et des mesures bien plus immédiates que les problèmes – certes réels – du nucléaire. La crainte du nucléaire serait-elle maniée dans des intentions point innocentes, avec la complicité – involontaire ou non – de la presse? C'est une question qu'on peut se poser si l'on compare l'importance des moyens engagés de fait contre la sûreté de l'approvisionnement électrique avec la part statistique de cette dernière dans la consommation d'énergie. Force est de remarquer que la mise en œuvre de pratiquement toutes les autres sources d'énergie dépend de l'électricité, donc que notre monde moderne est particulièrement vulnérable aux perturbations dans son approvisionnement. La question mérite donc réflexion, tout comme la part que les fournisseurs de pétrole ou de gaz pourraient prendre dans la campagne antinucléaire.

Vers la crise: une bombe à retardement

Les auteurs de *La panne* constatent que l'immobilisme qui a frappé la politique énergétique suisse conduit inmanquablement à une pénurie d'électricité ou à une dépendance accrue envers l'étranger (sujétion qui ne perturbe pas le Gouvernement bernois, par exemple, puisqu'il s'affiche antinucléaire et signe des contrats avec les producteurs français d'électricité – nucléaire).

La lecture des comptes rendus de cet ouvrage donnés par la presse est parfois édifiante: sa partialité est dénoncée, mais on n'entre pas en matière en ce qui concerne le fond, c'est-à-dire le risque de pénurie ou la dégradation de l'environnement due aux autres sources d'énergie [5]. Implicitement, il est admis que c'est la minorité, et non la

Bibliographie

- [1] *La panne – Dix ans de controverse énergétique en Suisse*, FRE, Lausanne, 1989. Prix: Fr. 7.50.
- [2] MORF, JEAN-JACQUES: «Peut-on sortir de l'impasse énergétique en Europe?», *Ingénieurs et architectes suisses*, N° 22/88.
- [3] LECERF, YVES & PARKER, EDOUARD: *L'affaire Tchernobyl – La guerre des rumeurs*, PUF, Paris, 1987. Prix: FF 145.00.
- [4] PARKER, EDOUARD: *La bombe à neurones – Désinformation en chaîne*, PUF, Paris, 1988. Prix: FF 95.00.
- [5] RIME, MICHEL: «L'énergie avec des piques», *24 Heures* du 11 juillet 1989.
- [6] LECERF, YVES & PARKER, EDOUARD: *Les dictatures d'intelligentsias*, PUF, Paris, 1987. Prix: FF 95.00.

majorité de l'électorat, qui doit dicter la conduite de nos autorités, Kaiser-augst à l'appui.

On me permettra de citer ici une anecdote vécue pour illustrer la conviction et le conformisme fanatique (même et surtout dans le non-conformisme) qui peuvent animer un journaliste. Peu après la démission du président américain Nixon, le stagiaire d'un petit journal local déclarait, fort de l'expérience d'au moins une semaine dont il disposait dans le journalisme: «C'est là qu'on voit notre force, puisque nous avons contraint Nixon à démissionner!» – faut-il s'étonner de l'aplomb dont ce jeune homme pourra faire preuve dans n'importe quel domaine?

Un fait ne retient que rarement l'attention capitale qu'il mérite: de toutes les professions, le journalisme est le seul à détenir le monopole absolu de l'information sur elle-même – en plus de toutes les autres. On laissera à chacun le soin de juger si ce privilège fantastique est constamment mérité.

Dans le domaine qui nous occupe, la qualité d'expert de l'énergie nucléaire et de sa mise en œuvre ne saurait, pour le public, être sanctionnée que par la presse. On peut ressentir des sentiments mitigés à constater l'absence de crédibilité accordée aux spécialistes de la FRE.

A l'observateur désireux de ne pas se limiter à la presse comme source d'information et d'entendre un autre son de cloche, on recommandera la lecture des ouvrages mentionnés dans notre bibliographie, leur intérêt ne se limitant pas au domaine de l'énergie. Dans le contexte évoqué ci-dessus, la façon dont une minorité réussit à imposer une dictature intellectuelle a aussi de quoi faire réfléchir [6]. C'est de façon générale l'image de la technique dans le public qui est en cause.

Jean-Pierre Weibel

